

mère à qui nous devons les joies de l'enfance , les préservations de la jeunesse , quelquefois les couronnes et le génie de l'âge mûr , toujours les sentiments qui font l'homme et le chrétien , sentiments doux et forts qui nous rendent plus sages par la Foi , plus heureux par l'Espérance et meilleur par la Charité !

J'aurais voulu faire connaître ces trois pièces par de larges citations ; mais je sens que le temps et l'espace me gagnent ; et je me bornerai à citer quelques strophes de la dernière page :

Quand je pouvais encor vous voir et vous entendre ,
Quand, parmi vos travaux, ma mère, et vos douleurs,
Mon cœur de fils pouvait à vos pieds se répandre,
Et faire éclore en vous de la joie ou des pleurs ;

Avant l'heure où, brisant le bonheur domestique ,
Dieu vous plaça plus haut que vos amours humains ;
Lorsque ma lèvre encor s'appuyait sur vos mains ;
Lorsque vous étiez là sur ce fauteuil antique ;

Trop souvent de mon cœur j'ai retenu la voix ;
Je vous ai trop peu dit, c'est là ma peine amère ,
Ces choses qu'un bon fils doit dire mille fois
Pour payer , s'il se peut, les peines d'une mère.

Pour l'amour filial, ah ! que de jours perdus !
Dans votre âme inquiète et si prompte aux alarmes ,
Combien un fils meilleur, par ses soins assidus ,
En sourires divins aurait changé de larmes !

Ma mère ! avez-vous su comme je vous aimais ?
Comme en vous j'ai vécu, comme, dès mon enfance,
Envers le monde et Dieu vous fîtes ma défense ?
Tel que je l'ai senti, je ne l'ai dit jamais.

Mais votre âme lisait au dedans de moi-même ;
Silencieux, absent, je vous restais uni ;
Vous connaissiez mon cœur et vous m'avez béni,
Et le mot de bon fils fut votre adieu suprême :

Ah ! j'en avais besoin pour calmer le remord
De tant de jours ôtés aux maternelles joies,
Et perdus, loin de vous, le long des folles voies
Et qui m'accusaient tous à votre lit de mort !